

# Remigiusz Kurowski

---

«La femme, le prêtre et Dieu. Au cœur du mystère intime de l'Église»,  
Madeleine Delbrêl, Paris 2011 :  
[recenzja]

---

Nurt SVD 48/2 (136), 275-285

---

2014

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

## Recenzja

Madeleine Delbr el, *La femme, le pr tre et Dieu*. Au c ur du myst re intime de l' glise, IXe tome des *Œuvres Compl tes*, Nouvelle Cité, Paris 2011, 287 p. ISBN 978-2-85313-653-2.

*Remigiusz Kurowski SAC*

kurowski@aliceadsl.fr

Tels sont le titre et le sous titre de ce IX<sup>e</sup> tome des Œuvres complètes de Madeleine Delbr el ; c'est aussi le troisième volume des textes missionnaires<sup>1</sup> de cette assistante sociale engageant toute sa vie de foi dans le milieu communiste athée pour y être selon son propre désir « insatiablement aimant et peu sentimental »<sup>2</sup>. Aimer par delà les sentiments qui peuvent fausser la route de la vérité, tel est le discours programme de ces textes rassemblés couvrant la période de 1952 à 1964.

### I. Un livre : circonstances de la rédaction des textes

*La femme, le prêtre et Dieu* est une reprise de titre d'un article que Madeleine Delbr el avait elle-même publié en 1950 (p. 57). Selon les éditeurs du volume, « en reprenant ce titre... nous introduisons le lecteur dans une part inattendue de son Œuvre<sup>3</sup> » où elle décrit la vocation des femmes en développant une pensée de l'altérité et de l'enfantement. Ce titre semble ne pas englober l'ensemble de la problématique contenue

---

<sup>1</sup> En tout, six volumes sont prévus, trois avec celui-ci sont déjà réalisés, dont *la sainteté des gens ordinaires* (t. VII) et *Ath ismes et évangélisation* (t. VIII), pour ce dernier voir l'article de R. Kurowski, *La foi vécue en milieu athée. Une lecture missiologique de Madeleine Delbr el, Ath ismes et évangélisation*, « Nurt SVD », v. 129, n  1, 2011, p. 47-62.

<sup>2</sup> Le texte préparatoire à la conférence donnée le 27 juillet 1959 à Bossey lors d'un congrès œcuménique sur le thème : *Ce qu'apporte à un chrétien le fait de vivre sa foi dans un milieu communiste, dans un état non marxiste*. Voir M. Delbr el, *La femme, le prêtre et Dieu...*, op. cit., p. 145.

<sup>3</sup> Quatrième page de couverture.

dans la totalité des textes portant sur le mystère de l'Église. Nous rejoignons à ce sujet l'hésitation des rédacteurs eux-mêmes qui s'expliquent dans l'introduction :

« Nous aurions pu penser à un titre correspondant mieux à l'ensemble des écrits rassemblés ici : *le Mystère de l'Église* par exemple. Nous avons voulu mettre en valeur un aspect particulier de la pensée de Madeleine sur le mystère de l'Église : la vocation des hommes et des femmes située dans ce qu'elle appelle *le possible de Dieu*. Vocation de certains hommes, les prêtres ? Oui, mais pas uniquement. Vocation de certaines femmes engagées dans la mission ? Oui, mais Madeleine écrit d'abord l'être-femme et l'être-homme dont la complémentarité trace un chemin vers Dieu » (p. 7).

Ce n'est donc pas une anthropologie de l'être humain en soi qu'elle présente, mais de l'être-femme et de l'être-homme, comme si elle voulait souligner l'évidence de la différenciation sexuée dont la pertinence pour la vie en Église se mesure à l'aune de la rencontre des manques. C'est donc dans cette relation complémentaire, homme-femme, que se laisse aborder le mystère de l'Église dont le caractère intime appelle à la fois à la vérité et au respect de cette vérité dans ce que celle-ci renvoie au mystère et parfois le révèle comme tel. Madeleine Delbrêl dans ces textes n'hésitera pas à faire raisonner ces deux mystères, celui de l'Église et celui de la femme.

De fait, elle ne peut s'y situer qu'en tant que femme ; tous ses écrits sont les témoins de son regard de femme qui, avec l'acuité qui lui est propre, est capable dans ses descriptions de déborder sur le terrain de l'homme, du prêtre, voire de l'évêque. L'ensemble de ses écrits s'offre donc au lecteur comme une expression de la femme qui cherche à comprendre la place du croyant dans le monde qui l'entoure. Ce volume en témoigne avec une force particulière, celle d'une femme engagée qui sait mettre en œuvre les ressorts de la beauté de la vie en faveur du bonheur dans la vérité.

Le livre est composé de deux parties : la première intitulée *Église* (p. 19-196) ; la seconde plus courte : *Les attitudes du chrétien* (p. 197-266). Dans la première partie sont exposés les thèmes regroupés sous les titres suivants : *Plonger dans le mystère intime de l'Église* ; *La vocation de femmes* ; *Les prêtres* ; *L'évêque* - se terminant par un gros dossier sur *La rencontre œcuménique de Bossey*. À ce dernier dossier, nous réservons une attention particulière tant pour son caractère singulier dans la vie de Madeleine que pour la matière à caractère spirituel, mais également

pour la valeur pédagogique propre qu'il fournit pour un cheminement dans la foi. Si les textes du premier chapitre couvrent la quasi totalité de la période présentée (1952-1961), c'est plus restreint dans les cas du second, consacré aux femmes (1950-1953) et aux prêtres (1957-1959) ; celui sur l'évêque est de 1961 et la rencontre de Bossey de 1959.

Dans la deuxième partie, les documents sont répartis en trois sous-groupes, successivement sous les thématiques de la foi (1960-1962), de la bonté (1959) et des luttes (1951-1964). Ce sont surtout ces deux dernières qui retiendront notre attention.

Ces textes ont été écrits essentiellement dans deux types de circonstances, à la suite de ses publications et à la suite des événements qui la font réagir :

« la crise des prêtres-ouvriers, la vocation des femmes, l'amitié au jour le jour avec des réfugiés républicains espagnols, l'invitation à une session œcuménique, la guerre d'Algérie, la demande d'un aumônier de lycée etc. » (p. 6).

On ne saurait trop insister sur le fait que tous ces textes sont des témoins précieux de la lente, parfois laborieuse, mais tout compte fait certainement patiente préparation du Concile auquel Madeleine Delbrêl directement ou indirectement a contribué<sup>4</sup>.

Dans l'ensemble de ces textes, Madeleine Delbrêl dit essentiellement comment une femme (elle-même) parle de la relation aux prêtres, et cela à cause de Dieu. La première partie est donc consacrée à ces relations et donc en Église. La seconde partie contient des témoignages de la femme qu'est Madeleine qui, se positionnant toujours en Église, offre sa vie engagée dans la rencontre entre Dieu le Père et chacun de ses enfants. Une telle filiation demande à se vérifier dans la fraternité christique.

Dans le cadre de cet article nous nous limitons à la présentation des données théologiques de la première partie, données à situer dans la perspective missionnaire dont l'expérience du monde athée communiste est le vivier naturel de Madeleine Delbrêl.

---

<sup>4</sup> À la demande de Mgr Sartre, jésuite, ancien archevêque de Tananarive, elle prépare une note sur la mission en milieu marxiste destinée à la commission des Missions créée par la Congrégation de *Propaganda Fide*, ce qui donnera quarante pages connues depuis sous le titre *Athéismes et Évangélisation*. Voir G. François et B. Pitaut, *Madeleine Delbrêl. Poète, assistante sociale et mystique*, Nouvelle Cité, Paris 2014, p. 289.

## II. Être-femme, être-homme

### 1. Sur le fond ecclésial

La place de l'être-femme et de l'être-homme est à situer dans le mystère de l'Église. Le mystère de l'Église étant le mystère de la présence du Christ dans son Église, « il n'est pas plus séparable d'elle que de son père » (p. 23). C'est dans cette présence du Christ dans son Église que le chrétien cherche sa propre place. Il la trouve seulement dans et au travers l'amour du Christ. C'est un impératif que d'aimer le Christ, mais pas n'importe comment. Pour qu'un tel amour prenne sa véritable dimension, il faut de la foi. « Nous avons déjà fait bien des efforts pour comprendre qu'il ne s'agit pas entre nous, entre tous les chrétiens, d'un amour de similitude, mais d'un amour de complémentarité » (p. 24, cf. aussi p. 22). Cette complémentarité se présente en termes de réciprocity de fonctions (p. 30).

Et c'est l'analogie du Corps telle qu'elle est présentée dans l'Encyclique de Pie XII *Mystici Corporis*<sup>5</sup>, qui aide à l'éclairer. « Une même vie dans un même corps », dans le texte sous ce titre. Madeleine Delbrèl trouve l'encyclique de Pie XII comme une bouffée d'oxygène spirituel pour la pensée théologique sur l'Église :

« Plonger dans le mystère intime de l'Église, dans ce Corps Mystique auquel Pie XII consacrait il y a quelques années une encyclique, nous fait prendre conscience de notre place et de la place de nos Frères non plus dans un Peuple, mais dans Jésus-Christ. C'est tout à fait autre chose d'être l'homme d'un Peuple ou la cellule d'un Corps »<sup>6</sup>.

Madeleine prend alors conscience de la responsabilité et en même temps des difficultés qui se dressent comme obstacles à vivre ainsi en Église. Elle dénonce l'attitude si souvent rencontrée dans l'Église, celle qui engendre la figure de l'Église « comme forteresse défensive et offensive, ce respect du savoir-vivre, cette obéissance, souvent de la discipline » (p. 48). Elle s'insurge même contre cette influence sur l'Église de la part de l'esprit du monde.

<sup>5</sup> Le texte intitulé *Une même vie dans un même corps* y est consacré. Delbrèl s'appuie sur l'encyclique de Pie XII, *Mystici Corporis*, Rome, 29 juin 1943.

<sup>6</sup> Peut étonner cette remarque de M. Delbrèl en sachant que la notion de l'Église comme « Peuple » va être fortement soulignée lors du concile Vatican II. Mais la remarque témoigne de la conscience vive de ce qu'est l'Église comme peuple et de ce qu'elle est comme corps. Voir M. Delbrèl, *La femme, le prêtre et Dieu...*, op. cit., p. 47.

« Ces gestes, empruntés à la simple vie sociale *naturalisent* pour ainsi dire le visage de l'Église en face de non-croyants : le Sacerdoce du Christ devient pour eux chefs de parti, responsables, permanents etc., d'une entreprise politique pour les uns, idéologique pour les autres » (p. 48).

Cette dénaturalisation de l'Église qui se transforme même en dénaturation : « À plus forte raison, nous cessons de *naturaliser* l'Église pour la *dénaturer*, quand nous transformons un bloc humain en simple armée, le savoir-vivre en puériorité, la discipline en caporalisme » (p. 48).

Le diagnostic semble sévère. Mais l'enjeu est de taille. Le danger de glisser en deux étapes – transformer l'Église en forteresse, d'une part et ne cesser de la naturaliser en la dénaturant, d'autre part – donc, d'une situation d'identité propre à l'Église vers celle où l'Église ne serait qu'une sorte d'ombre d'elle-même, semble réel. Dénaturaliser c'est changer de lieu d'identité, et si tel est le cas, l'Église n'est plus chez elle, c'est-à-dire là où elle doit être. C'est dans le texte concernant les réfugiés espagnols que Madeleine le signifie en parlant de l'Église qui semble chez elle alors que les gens ne sont pas chez eux<sup>7</sup>.

De fait, les rouages ne fonctionnent pas toujours bien. C'est en somme en faveur d'une telle vérité que Madeleine Delbrêl plaide afin de démasquer « la carence... qui fait les masses chrétiennes fades » (p. 34). Le caractère nuisible des organes malades se laisse apprécier véritablement seulement dans la perspective eschatologique. L'antagonisme du monde et du Royaume des cieux<sup>8</sup>, elle le résume de façon suivante :

« L'Église est et sera toujours une société de pécheurs, l'Église est Sainte par le Christ qui l'épouse. J'en comprends ce que je peux ; je n'en comprends pas le reste ; mais j'essaie de vivre non ce que je comprends mais ce que je crois. Comprendre ne m'aide pas à croire, mais croire m'aide à comprendre. L'antagonisme qui passe en moi, passe dans chaque membre de l'Église. L'Église Sainte véhicule Jésus-Christ. L'Église, société des pécheurs m'entraîne dans le mouvement de la vie. Je ne puis dire ni *Elle* ni *moi* mais seulement nous : Jésus-Christ avec les pauvres pécheurs. Dire c'est *nous* c'est dire l'Église » (p. 45).

« Comprendre ne m'aide pas à croire, mais croire m'aide à comprendre » – dans cette formule lapidaire, Madeleine exprime toute la

<sup>7</sup> « L'Église est chez elle dans le pays où vous n'êtes plus chez vous ». Voir M. Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu...*, op. cit., p. 251.

<sup>8</sup> Titre du texte n° 4 – ibidem, p. 42.

nécessité de la primauté de la foi sur la pensée humaine. C'est la foi qui permet de comprendre la mystérieuse présence du Christ dans son Église et la manière dont Il peut la rendre sainte. C'est aussi la foi qui peut permettre de supporter et d'accepter de ne pas comprendre ce qui à partir d'elle demeure, voire se révèle comme obscur.

## 2. Sur le fond de la relation prêtre-femme

La présentation de la différentiation anthropologique (M. Delbrêl n'emploie jamais ce terme) entre la femme et l'homme est doublement cadrée. D'un côté, par le constat d'une méconnaissance de la dimension psychologique dans les relations prêtre-femme. D'où la double nécessité ; celle de bien distinguer entre amitié et fraternité (p. 77) et celle de pratiquer « un culte pratique de la vérité » : « Cette cure de vérité est peut-être plus efficace que tous les vœux de chasteté » (p. 77). De l'autre, par la mise en évidence d'un danger qui consisterait à se contenter de la lucidité dans ce domaine. « C'est pourquoi il nous a paru utile d'ébaucher une esquisse du surnaturel telle que notre être de grâce peut le vivre dans des circonstances où la nature parle si fort et où l'amour du Seigneur se montre grand » (p. 58).

Le véritable optimisme à cet égard provient selon M. Delbrêl non pas de l'ignorance du danger mais de la foi dans la possibilité de pouvoir le surmonter (p. 66). Comment ? Certainement pas en sublimant, et là-dessus elle est, on ne peut plus claire, car ses aptitudes masculines et féminines, « utilisées obscurément, sublimées et non « surnaturalisées », créent la zone trouble des psychoses, le domaine des fausses vérités et tous les *monstres* que l'on s'étonne de rencontrer en si grand nombre chez des êtres qui se croient de bonne foi, religieux » (p. 63).

Par « surnaturaliser » Madeleine entend passer du naturel au surnaturel. Le besoin naturel de l'un à l'égard de l'autre doit être converti. Mais cela suppose d'étudier profondément la transposition surnaturelle, c'est-à-dire le passage d'un niveau à l'autre aussi bien en ce qui concerne les dons, dont chacun dispose à l'égard de l'autre, que d'étudier l'autre en lui-même (p. 80). Mais cette transposition, pour la comprendre à partir de la foi, s'accompagne surtout d'un autre sacrifice, celui qui consiste à lutter pour ne pas s'enliser, là non plus, dans le pessimisme. « Le véritable optimisme n'est pas l'ignorance du danger, mais foi dans la possibilité de le surmonter » (p. 66). Optimisme qu'alimente aussi le constat de la réalité, pourtant si souvent oubliée, à savoir que le célibat, s'il est le sacrifice de la vie de couple, n'est pas le sacrifice de la vie de famille et donc de son expression relationnelle en terme de fraternité.

Dans tout ce travail, ouvertement, Madeleine mise sur le possible de Dieu, le possible surnaturel évidemment, le possible du passage vers le surnaturel. Ce possible de Dieu se laissant constater d'une part dans une dimension symbolique de l'amour des époux : « Si les époux vivent le signe de l'amour du Christ pour son Église, [ceux qui ont choisi le célibat pour le Royaume de Dieu] en vivent la réalité » (p. 68). A leur tour, les célibataires consacrés à Dieu vivent dans une dimension symbolique

« les visages qui les entourent [qui] ne sont en définitive que les signes de cette énorme humanité pour laquelle Dieu a dilaté en eux des entrailles immenses comme son amour. C'est cette humanité qui réclame le don de leur vie comme Dieu réclame d'eux une disponibilité toujours nouvelle et toujours vierge » (p. 69).

Cette inversion entre le réel et le symbolique dit la puissance de la collaboration nécessaire entre le prêtre célibataire et la femme. Ce que l'un, le prêtre, vit dans le quotidien comme réalité concrète, l'autre, la femme ne l'aborde que comme se la présentant en tant que symboliquement ouverte. Il serait certainement nécessaire de poursuivre cette réflexion pour bien en voir les effets sur les plans psychologique et spirituel, ce que les dimensions de cet article ne permettent pas.

### 3. Sur le fond de la vocation spécifique de la femme

Alors se pose la question de la spécificité de la vocation de la femme. Le mystère de la femme est au centre de la réflexion de M. Delbrèl sur la vocation de la femme. Si la maternité est une délégation de la paternité, sans la femme l'homme ne connaîtrait pas la gloire d'être fécond. Et si la femme se veut servante, l'homme la veut reine (p. 87). Pour la réalisation respective à chacun, la dépendance entre les deux est évidente. C'est dans cette dépendance, doublement signifiée, que la vocation de la femme est immergée. D'une part, par sa faiblesse, d'autre part par son silence. Sa faiblesse est régénérative des forces de l'homme (p. 89-90), elle sait aussi plus que l'homme que la souffrance est source de vie (p. 94). En définitive, ce qui importe dans la vocation de la femme, ce n'est pas ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait, mais sa présence qui éclaire, à condition toutefois qu'elle soit lumière (p. 90). Dans ce silence, elle contemple la beauté inspiratrice de l'homme, « elle est belle non pas seulement de sa beauté propre, mais de sa beauté qu'elle contemple » (p. 91).

Une telle femme épouse révèle essentiellement ce que l'homme doit être devant Dieu, l'âme du chrétien en face de Dieu. Une telle femme mère révèle la maternité de Dieu, Madeleine Delbrél allant jusqu'à dire avec M. Zundel que Marie est cette révélation comme sacrement de la Tendresse de Dieu. Femme sacrement, le mystère de la femme plonge dans le mystère de Dieu et le révèle (p. 96-100).

#### **4. Et de sa place dans l'Église**

A partir de cette dignité de la femme constatée par excellence chez Marie, comme révélant Dieu, quelle est la place de la femme en et dans l'Église ? Madeleine répond d'abord par la négative. « Demandons à Marie de n'être pas dans l'Église des sortes de suffragettes excitées pas plus que les ombres tremblantes de nos frères les hommes » (p. 107). Retenons dans ce texte l'idée qui nous semble principale : la femme est mère. Toutes ses qualités propres à une mère doivent apparaître dans l'Église. Or, comme Madeleine le constate à regret, la Mère Église tout en devant être tout cela, hélas ne l'est pas toujours. Et on le dit si souvent en constatant qu'elle n'est pas assez maternelle d'où la question de Madeleine : « N'avions-nous pas oublié de vivre [l'Église] dans l'épaisseur de sa chair, sa maternité ? » (p. 111).

Dans cette perspective on peut situer le rôle de la femme comme celui de gardienne et de novatrice. Elle apporte à l'Église une fidélité qui ne soit pas un immobilisme et des rajeunissements qui ne soient pas des ruptures (p. 113-114). Le paradigme de continuité dans la transmission de tradition renouvelée semble assuré grâce à une telle attitude de la part de la femme. Marie, mère de Jésus, recèle en elle toutes ses aptitudes et même bien plus, car elle porte aussi en elle la grâce de la vie intime de l'Église comme corps du Christ, elle porte en elle le sens de l'Église. Ainsi Madeleine complète la description de la place des femmes dans l'Église dont beaucoup sont marquées par la grâce d'une sorte de « réalisme surnaturel » exprimé par la prière vivante et l'obéissance sans détours à l'Évangile. Elle plaide en faveur de la « concrétitude » de l'Église, son corps, corps de l'Église tangible et vivante comme les doigts de nos mains (p. 115).

#### **5. Et le prêtre dans tout cela ?**

Ce n'est pas en théologien de la prêtrise qu'elle s'exprime (p. 123). Elle le fait à partir d'un certain nombre de questions que les prêtres suscitent en elle et qu'elle voudrait mettre en lumière. En premier

lieu se trouve le célibat et la solitude comme son corrélat immédiat. Au terme d'une brève présentation des interrogations de ses contemporains à ce sujet (p. 125-126), elle conclue que la solitude du célibat sacerdotal est éclairante : « le célibat rend petit l'homme naturel » (p. 126).

C'est dans la condition d'une telle petitesse que le célibat est à vivre, dans une humilité essentielle, dans un choix de la moindre place où Dieu trouve sa gloire (p. 126). Cela ne se fait ni sans souffrance, ni sans pénitence, le prêtre sait, comme tout chrétien depuis son baptême, que sa vie est aussi la vie d'un homme de douleurs : « le chrétien a un accord de principe avec elle [la souffrance], même si pratiquement il proteste ou il crie » (p. 128). Souffrance et solitude semblent les deux alliés de la condition du prêtre célibataire en lui permettant d'accueillir la présence de Dieu. Voici comment elle termine le texte sur l'homme qui est seul<sup>9</sup> : « Si les brèches cèdent un jour dans son opaque résistance, ce sera par des solitudes assez passionnément ambitieuses de faire place à Dieu » (p. 129).

Le prêtre, ainsi disposé et disponible à donner le Christ « détient pour eux [les laïcs] un nécessaire, un bien qui dépasse tel nom, tel visage, telle personnalité » (p. 123). Il donne le Christ sous la forme où le prêtre seul peut la donner. Mais pour le faire, il doit connaître les obstacles qui les séparent du Christ. C'est en briseur d'obstacles que Madeleine Delbrêl voit le rôle du prêtre. Mais la tâche s'avère redoutable, dans la mesure où le prêtre doit non seulement les connaître, mais les reconnaître dans leur singularité : « Si le péché originel fait des espèces de péchés standards, il ne fit pas des pécheurs standards, pas plus que la grâce ne fait des enfants de Dieu standards » (p. 123). Il lui faut donc bien distinguer entre la nature pécheresse standardisée et la configuration bien singulière que le péché prend dans la vie de quelqu'un. Cependant, il y a des catégories d'obstacles majeurs, on pourrait dire, à mi-chemin entre le péché standard et la configuration singulière de la situation personnelle de quelqu'un. Madeleine en voit deux, les paresseux et les empêchés : « Sur un plan plus pratique, il [le prêtre] ne sait pas quand nous avons des oreilles pour entendre et quand nous avons l'oreille plus paresseuse » (p. 133). Ces difficultés s'ajoutent à celles qui proviennent du langage que le prêtre emploie et qui souvent ne parle pas, reste une lettre morte.

## 6. Et même l'évêque

Dans l'unique texte de ce volume, consacré au rôle de l'évêque, Madeleine ne mâche pas ses mots. Elle fait un constat que certains trou-

<sup>9</sup> Le texte probablement écrit en 1957 et devant être publié dans *La Ville marxiste*, mais l'éditeur refusa.

vent sévère. Dans les deux domaines, elle constate des carences, celle de l'élan missionnaire à l'égard de non-croyants et dans le domaine du langage.

L'évêque n'est pas assez présent auprès de non-croyants. « Est-il normal que l'évêque n'ait aucune action apostolique directe auprès des incroyants de son diocèse ? » (p. 137). La question est posée telle quelle. Or, l'évêque est envoyé à tous les habitants de son diocèse, tout autant aux fidèles qu'aux autres et il doit favoriser la mission qui consiste à « semer un doute dans leur athéisme » (p. 139), dans leur pensée selon laquelle Dieu est impossible. Ce n'est pas un évêque allié ou adversaire dont on a besoin mais d'un évêque capable de parler de leurs nouvelles à eux, la condition première pour qu'ils puissent éventuellement « donner un semblant de crédit à la Bonne Nouvelle » (p. 140). Sinon, ils ne trouvent là aucun écho de la bonne nouvelle, car de fait il n'y a là pour eux aucune nouvelle. Ils ne comprennent que si les mots employés désignent les réalités qu'ils vivent.

Il y a là comme de la reconnaissance de la primauté du principe du réel. Il y a là, chez Madeleine Delbrêl comme de la reconnaissance de la nécessité de prendre en compte « l'épaisseur humaine », celle de la création, avant même de pouvoir annoncer la foi en salut en Jésus-Christ. Et pourtant, du point de vue purement théologique, prendre en compte cette épaisseur humaine, c'est déjà annoncer le salut. Mais ce qui est juste dans l'ordre de la théologie du salut, n'est pas à confondre avec les règles qui régissent la pédagogie de l'annonce. Les moyens pédagogiques ne font partie ni des préalables et encore moins ne sont optionnels pour la mission, mais en sont le cœur, tout comme le kérygme ainsi porté. C'est justement parce que acteurs de la mission entièrement investis de la Bonne Nouvelle pour eux-mêmes, dans toutes les étapes de leur vie de missionnaires, qu'ils sauront porter une égale attention aux conditions pédagogiques de l'annonce qu'à la pureté de l'annonce du kérygme lui-même.

L'évêque, tout comme le prêtre d'ailleurs, utilise la plupart du temps un langage hermétique aux oreilles des non-croyants et même aux oreilles de ses ouailles. Or, les conditions de l'annonce sont d'une extrême importance pour l'efficacité de l'annonce, efficacité prise au sens de l'efficacité de la communication en tant que canal dont l'Esprit saint use naturellement pour se frayer le chemin vers le cœur d'un croyant ou non. Madeleine ne cessera de le marteler à bien des endroits dans ces textes qui invitent à découvrir et redécouvrir la beauté dans la bonté de Dieu qui s'offre en son Fils faire de nous des frères et des sœurs, faut-il le spécifier ici ?

### III. Et pour conclure

Ce double constat de la carence dans l'annonce de la Bonne Nouvelle, aussi bien dans la dimension intra ecclésiale que purement missionnaire, met en lumière la difficulté majeure de l'Église à accomplir sa mission. Madeleine Delbrêl, en humble servante de la Parole de Dieu, dans sa vie se rend disponible à une collaboration heureuse en Église. Elle le signifie par ses écrits et par sa disponibilité concrète à l'égard de ceux qui en ont besoin. Elle insiste sur le possible de Dieu dans le surnaturel de l'Église du Christ et de la foi de chaque membre de son corps. Pour comprendre, il faut d'abord croire. Ceci est tout aussi exigeant que de prendre au sérieux l'épaisseur humaine dans l'annonce missionnaire et donc respecter les règles de la communication pour faire des prêtres de bons car efficaces enleveurs d'obstacles sur le chemin vers Dieu.

La deuxième partie de ce volume en relate les faits, tels qu'elle les a vécus et transmis. Elle se laisse toucher par la grâce de la rencontre. Elle chemine au gré de celles-ci. Ses divers engagements en sont témoins. Son cheminement provoqué par sa participation au congrès œcuménique mériterait un développement à part, tellement il est riche de renseignements qui pourraient être utiles sur le plan pédagogique et spirituel au sujet d'une vie de foi qui se laisse travailler par l'Esprit Saint. En ne voyant que les obstacles qui se dressent sur son chemin, ce ne sont que des invitations successives à participer au renouvellement de la tradition pour la rendre toujours vivante, ce dont la femme a peut-être le secret. Et le prêtre en célibataire, puisant de sa propre solitude cette sève de la présence de Dieu qui lui permet, en collaboration heureuse avec la femme, d'être pour tous le briseur d'obstacles. Y compris ceux qui se dressent sur le chemin de la mission dans l'Église actuelle, un bon demi-siècle plus tard marqué par la mondialisation. La pensée de Madeleine Delbrêl anticipe et rejoint Vatican II dans la présentation de l'Église et de sa mission. Elle reste encore d'actualité et peut participer à sa réception pas encore terminée.